

Musique : Benny Goodman ou le jazz en noir et blanc

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **27 (1997)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Benny Goodman ou le jazz en noir et blanc

COUP DE CŒUR

Pas si bonhomme!

L'excellent théâtre Kléber Méleau, dans la banlieue lausannoise, continue à proposer ses propres créations sous la houlette très professionnelle de Philippe Mentha. Mais l'institution accueille aussi d'autres spectacles. C'est le cas de «Monsieur Bonhomme et les Incendiaires» de Max Frisch, mis en scène l'an dernier à la Comédie de Genève par Claude Stratz. Une bonne occasion de revoir sur scène une belle brochette d'acteurs romands: Martine Paschoud dont on avait l'habitude de voir les réalisations au Théâtre de Poche de Genève, Bernard Bengloan, Armen Godel, Marcel Robert et Richard Vachoux entre autres. Claude Stratz a confié le rôle drôle et tragique de Monsieur Bonhomme à Pierre Byland, un comédien suisse d'origine, mais qui, de son propre aveu, avait choisi de «fuir la Suisse» pour faire sa carrière à Paris.

La pièce de Frisch, écrite en 1958, n'a pas pris une ride. Monsieur Bonhomme et sa femme sont de braves gens, des petits bourgeois pleins de bonnes intentions. Comme tout le monde, ils craignent les incendiaires qui sévissent dans leur ville. Mais lorsque ceux-ci frappent à leur porte, ils se montrent incapables de faire face et tentent lâchement de les amadouer. Cette fable sur l'aveuglement et la compromission laisse la place à mille et une interprétations. Elle éclaire la nature humaine d'une lumière crue et mais elle fait la part belle au rire.

Bernadette Pidoux

«Monsieur Bonhomme et les incendiaires», de Max Frisch, mise en scène de Claude Stratz, Théâtre Kléber Méleau, du 9 au 25 avril, les mardis, mercredis et jeudis à 19 h, vendredis et samedis à 20 h 30, dimanche à 17 h 30. Relâche lundi.

Né à la Nouvelle-Orléans, le jazz était destiné à laisser chanter les noirs qui lui ont donné son identité, sa conception du tempo, du rythme, de la matière sonore et, surtout de la qualité de la mélodie improvisée. Son histoire aurait pu en demeurer là. Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, les Noirs en furent les maîtres. L'entre-deux-guerres va en faire une musique nationale de l'Amérique. Celle-ci est encore ségrégationniste et l'unanimité autour du «Swing Music» ne peut venir que du côté de la culture dominante. Aussi le jazz est provisoirement annexé par les Blancs. Tout commence en 1935, lorsque le «swing crase» (folie du swing) est déclenché par un orchestre blanc, celui de Benny Goodman. Dans les bagages de ce clarinettiste devenu légendaire, il y avait un souci de perfection de la forme qui allait donner à ce genre de musique une base solide et le mettre à l'abri des enthousiasmes éphémères. Les frères Dorsey, Artie Shaw, Woody Herman et, plus tard, l'extraordinaire trompettiste Harry James, l'orchestre Glenn Miller apportent un contrepoin au jazz improvisé qui allait peut-être perdre une certaine sève, mais gagner les ingrédients de survie dont l'Europe ne tarderait pas à bénéficier quand un Ravel ou un Stravinsky y prêteraient une oreille attentive.

Benny Goodman, né en 1909 à Chicago, arrive à New York en 1929 et aux bars enfumés, il préfère la vie en studio, forme un orchestre, s'en va à Los Angeles et lance le swing à travers tout le pays. Le public américain le trouve à son goût. Conscient de l'environnement social, Benny Goodman en profite pour imposer au public souvent réticent, des musiciens de couleur, dont, en parfait découvreur de talents, il mesure la qualité. Lionel Hampton en est le meilleur exemple. Suprême consécration: on l'applaudit au Carnegie Hall.

Benny Goodman est le type même du musicien professionnel qui a atteint une maîtrise et une précision qu'aucun musicien de pupitre, aucun soliste n'a eu après lui. Le goût du travail bien fait marque aussi bien chez lui le chef d'orchestre que le soliste. Certes, cette facture impeccable, ce niveau technique s'est réalisé au dépens d'une verve d'improvisation. Après lui, la clarinette perd son prestige au profit du saxophone. Cependant, Benny Goodman occupe une place unique et nécessaire dans l'histoire du jazz. Rappelons que sans lui, la musique classique n'aurait pas rejoint le jazz. Béla Bartok écrivit en 1939, «Contrastes» et Stravinsky composa pour Woody Herman son «Ebony Concerto». Dans son «Coq et l'Arlequin», Jean Cocteau écrit à propos du jazz: «Le hasard n'existe pas, il n'y a que des rencontres». Déclaration que l'on peut appliquer à «Parade», musique d'Erik Satie, argument de Jean Cocteau, décors de Picasso.

Albin Jacquier

Références. – Parmi les enregistrements de Benny Goodman qui deviennent rares, voici une référence encore disponible: Benny Goodman en «live» au Carnegie Hall, disque CBS 450983 2.

